

L'ENSEIGNEMENT
UNIVERSITAIRE OUVRE
DE NOUVEAUX
HORIZONS
AUX FUTURS
ARCHITECTES...

UNIVERSITY
EDUCATION
BROADENS
THE HORIZONS
OF FUTURE
ARCHITECTS...

Septembre 2010 est incontestablement une date-clé dans l'histoire de l'enseignement de l'architecture en Communauté Wallonie-Bruxelles: les instituts supérieurs d'architecture — qu'on appelait communément les ISA — intègrent enfin les universités. Dès la rentrée académique, les instituts *La Cambre* et *Horta* fondent la nouvelle faculté d'architecture de l'ULB, *Lambert-Lombard* et *Saint-Luc* (Liège), celle de l'ULg, les instituts *Saint-Luc* de Tournai et Bruxelles entrent à l'UCL et l'école d'architecture de Mons, à l'UMH. Quatre facultés d'architecture ayant désormais pour mission de former les futurs étudiants de la partie francophone du pays.

Le « statut universitaire » est donc confirmé, après plus de trente ans d'hésitations. Le « niveau universitaire » — les termes ont leur importance — était bien garanti par les termes du décret de 1977, qui avait intégré l'architecture dans l'enseignement de type long, mais le mouvement était comme enlisé dans la mollesse d'une intention politique qui ne semblait pas en mesure de se concrétiser pleinement. Aussi les instituts supérieurs d'architecture, comme à la dérive dans un *no man's land* entre l'enseignement supérieur artistique et les facultés de sciences appliquées, ont-ils parfois souffert, il faut l'avouer, d'un manque de visibilité et de reconnaissance. Pourtant, après une période creuse dans les années 1980, qui avait d'ailleurs obligé certaines écoles à fusionner, la population étudiant-

September 2010 is doubtlessly a key date in the history of architectural instruction in the Wallonia-Brussels Community: the Higher Institutes of Architecture — commonly known as the ISAs — are finally being merged with the universities. As of the new academic year, the *La Cambre* and *Horta* institutes will compose the new Faculty of Architecture of ULB, *Lambert-Lombard* and *Saint-Luc* (Liège) will combine to make up the new Faculty of Architecture of the ULg, the institutes *Saint-Luc* in Tournai and Brussels will be incorporated into UCL and the Mons School of Architecture is joining UMH. Four architecture faculties are henceforth entrusted with the assignment of training future architects for the French-speaking part of the country.

All of which serves to confirm the "university status" of architectural education programmes, after more than thirty years of hesitation. The "university level", — and we should not underestimate the importance of the terms — was indeed guaranteed by the decree of 1977, which integrated architecture into what is known in Belgium as 'advanced, extended-type, non-university education'. Over the years however, the movement seems to have become bogged down due to a lack of political will, seemingly incapable of putting the theory into practice. As a result, it must be admitted that higher institutes of architecture, seemingly adrift in a no man's land between

Stéphane Dawans

enseigne la philosophie et les sciences humaines à la Faculté d'Architecture de l'Université de Liège et à l'École doctorale thématique «Architecture, urbanisme, ingénierie architecturale et urbaine». Il est collaborateur au CIPA, à Phénoménologies, à l'Unité de recherches en philosophie politique et critiques des normes et au LEPUR (Université de Liège). Ses travaux récents traitent plus particulièrement d'architecture contemporaine et de philosophie du patrimoine.

teaches philosophy and human sciences at the Faculty of Architecture of the University of Liège and at the Thematic Doctoral School "Architecture, planning, architectural and urban engineering". He works in collaboration with the CIPA, Phénoménologies, the Research Unit in Political Philosophy and Criticism of Norms and with the LEPUR (University of Liège). His recent research deals specifically with contemporary architecture and heritage philosophy.

tine n'a cessé de croître, particulièrement au cours des quinze dernières années. La formation jouissait d'une image de plus en plus positive, un peu comme si le *vouloir bâtir* était une alternative séduisante en période de crise: le cursus de l'architecte offrant une formation à caractère résolument social et, à en croire le Socrate aux accents lyriques réinventé par Valéry dans son *Eupalinos*, la maîtrise d'un art qui « forme pour nous une sorte de grandeur complète dans laquelle nous vivons... ».

Avec le décret de 2009, une nouvelle ère commence pour la formation des architectes. Cinq ans après le *Livre Blanc de l'architecture contemporaine en Communauté française de Belgique*, la réforme réclamée a eu lieu et place enfin nos institutions d'enseignement à la hauteur des exigences de la société actuelle et, il faut le dire aussi, de la nouvelle concurrence internationale. Depuis la mise en place des échanges *Erasmus* et *Socrates* et après la *déclaration de Bologne*, des avancées non négligeables avaient déjà été réalisées dans cette logique d'ouverture: les étudiants étaient encouragés à faire six mois à un an d'études dans un pays européen, les professeurs invités à y enseigner et le plan des études avait été enrichi de cours théoriques nécessaires à une meilleure appréhension de la complexité du monde contemporain et de ses nouvelles réalités, parmi lesquelles, la globalisation et son corollaire, la métropolisation. De plus, le diplôme d'architecte délivré par nos institutions était enfin reconnu partout en Europe. Cependant pour résorber notre retard par rapport à d'autres pays, il fallait encore diversifier l'offre de formation, mettre en place des troisièmes cycles, des doctorats, autrement dit, permettre l'accès à la recherche fondamentale et appliquée — ce qui fait qu'un enseignement peut se nourrir de ses propres avancées théoriques et pratiques et engager un dialogue d'égal à égal avec ses autres partenaires universitaires, dans une logique de plus en plus nécessaire et urgente d'interdisciplinarité: facultés d'ingénieurs, de géographes, de sociologues, de philosophes, d'économistes, etc.

La formation de l'architecte a toujours relevé du défi, pour ne pas dire du casse-tête: dans *Les dix livres de l'architecture*, dès le premier chapitre, Vitruve insiste déjà au 1^{er} siècle avant notre ère sur la nécessité pour celui qui a vocation d'édifier de s'instruire dans un ensemble de domaines extrêmement variés qui l'obligent, entre autres, à s'initier à la philosophie, à la musique (comme science des proportions et de la composition), à la jurisprudence et aux coutumes (on dirait aujourd'hui le droit et la sociologie). Bien entendu, il précise qu'il ne s'agit pas de vouloir rivaliser dans chacun de ces savoirs avec les spécialistes du domaine, mais bien de pouvoir les intégrer dans une démarche synthétique et pratique. On perçoit bien entendu la proximité de l'art de bâtir avec l'art de soigner: médecins et architectes doivent composer avec les sciences de leur temps, afin d'en tirer le meilleur parti pour une mise en pratique orientée vers le bien-être de l'homme.

higher artistic education and faculties of applied sciences, have sometimes suffered from a lack of visibility and recognition. However, after a slack period in the 1980's that had the effect of forcing certain schools to merge, the student population began to increase unceasingly ... and particularly so in the last fifteen years. Architectural education enjoyed an increasingly positive image, as if *the desire to build* offered an attractive alternative in a time of crisis, with the architectural curriculum offering an unreservedly social type of study and, if we are to believe a Socrates — with lyrical accents — reinvented by Valéry in his *Eupalinos*, the mastery of an art that "forms a kind of complete grandeur for us, in which we live".

With the 2009 decree, a new era dawned for architectural education. Five years after the publication of the *Libre blanc on contemporary architecture in the French-speaking Community of Belgium*, the called-for reform has taken place and finally rendered our educational institutions capable of meeting the demands of today's society and, it must be said too, those of the new international competition. Since the *Bologna Declaration* and the *Erasmus* and *Socrates* exchange programmes were set up, significant progress had already been made towards this logic of openness: students were encouraged to spend six months to a year studying in another European country, the teachers invited to teach there and the curriculum having been enriched with theoretical courses necessary for a better understanding of the complexity of today's world and its new realities, among which globalisation and its corollary, metropolisation. Furthermore, the diplomas in architecture delivered by our institutions were finally recognised throughout Europe. However, to attain the level of other countries, it was necessary to further diversify the educational offering, to set up post-graduate programmes, doctorates, ... in other words, to furnish access to fundamental and applied research — allowing education to feed on its own theoretical and practical advances and engage in dialogue with other university partners on an equal footing, in an increasingly imperative and urgent logic of inter-disciplinarity: faculties of engineers, geographers, sociologists, philosophers and economists.

Training architects has always been a challenge, if not a conundrum: in *The Ten Books of Architecture*, as of the first chapter, as early as the 1st century B.C., Vitruvius insists on the need for those called to this vocation of building to study a range of extremely varied domains, introducing them to philosophy, music (as a science of proportions and composition), as well as jurisprudence and *mores* (today we would say law and sociology). Of course, he points out that the aim is not to compete in each of these areas of knowledge with specialists in the field, but to be able to incorporate them in a comprehensive and practical approach. Indeed we can readily see the close relationship between the art of building and that of healing:

De même, et cette idée n'a cessé de susciter un débat qui n'est pas clos en ce début de XXI^{es.}, le théoricien latin défend l'idée d'un équilibre à atteindre entre la « main » et la « tête ». Là encore les deux arts seraient comparables en ce qu'ils ne se résumeraient pas à une approche exclusivement théorique, mais en bout de course à un savoir-faire. Aussi Vitruve n'hésite-t-il pas à affirmer que « les architectes qui ont essayé de parvenir à la perfection de leur art par le seul exercice de la main, n'y sont guère parvenus », pas plus que ceux « qui ont cru que la seule connaissance des lettres et le seul raisonnement les y pouvait conduire ». Mais cette question du « juste milieu » ouvre un épineux débat pour les deux millénaires à venir. Réfutant cet équilibre qui avait de toute façon été rompu en faveur de la main, au Moyen Âge, lors de la construction des grandes cathédrales, Leon Battista Alberti inaugurerait l'ère moderne en prenant brutalement le parti de la tête, puisqu'il commence son *Art d'édifier*, grand traité parmi les traités, par cette affirmation polémique selon laquelle l'architecte « n'est certes pas un charpentier », ce qui le conduit encore à préciser, pour ceux qui ne voudraient pas comprendre, que « la main de l'artisan ne sert en effet que d'instrument à l'architecte ».

Cette longue dispute qui traverse les traités de l'Antiquité à nos jours n'est pas encore terminée. On pourrait même prétendre que l'histoire de l'enseignement de l'architecture est en quelque sorte construite sur les choix que les différentes institutions ont faits à partir des présupposés d'un débat qui existe bel et bien depuis plus de deux mille ans. Sans remonter si loin, le *Dictionnaire de l'architecture en Belgique de 1830 à nos jours* qu'Anne Van Loo a publié, en 2003, au Fonds Mercator, en rend bien compte et nous ne pouvons que conseiller la lecture de l'article qui y est consacré à l'enseignement. Le lecteur y apprendra que parmi les différentes écoles de Wallonie et de Bruxelles, certaines ont privilégié une approche plutôt technico-scientifique, artistique ou artisanale, une vision du monde plutôt traditionnelle ou moderne. Une mise en perspective qui permet de mieux comprendre, selon nous, les tenants et les aboutissants d'une question toujours actuelle.

Qu'en est-il en effet de ce débat passionnant au moment où les écoles fusionnent pour former quatre nouvelles facultés ? Certains, s'inquiéteront peut-être

doctors and architects must work with the sciences of their time in order to best attain a practical implementation oriented towards human welfare.

Similarly, and this idea has never ceased fuelling a debate that is far from being settled in the early 21st century, the Latin theoretician defends the idea of a balance to be found between the "hand" and the "head". Here again the two arts seem comparable in that they cannot be reduced to an exclusively theoretical approach, but, at the end of the day, to a skill. Hence Vitruvius does not hesitate in affirming "that

Certains, s'inquiéteront peut-être de ce que le passage à l'université finisse par cautionner définitivement le parti de la tête, en d'autres termes celui de l'analyse contre la synthèse, du dire contre le faire, de la rationalité contre la sensibilité, du cerveau gauche au détriment du cerveau droit.

architects who have tried to attain perfection in their art through the *manual* alone, are far from having succeeded", no more than those "believing that mere knowledge of letters and reasoning alone could lead them to perfection". However this question of the "right balance" opens a

thorny debate for the two millennia to come. Upsetting this balance which, in the Middle Ages, had been tipped in favour of the *manual* in the age of the construction of the grand cathedrals, Leon Battista Alberti heralded in the modern age in radically siding with the *cerebral*, beginning his *Art of Building*, a great treatise among treatises, with the polemical declaration that the architect "is certainly not a carpenter", before going on to specify for

those who would not hear, that "the craftsman's hand merely serves as the architect's tool".

This long dispute, running through treatises from Antiquity to the present, remains unsettled. It might even be argued that the history of architectural education is in some sort built on the choices that the various institutions have made on the basis of the presuppositions of a debate that has been going on for more than two thousand years. Without going back quite that far, in her *Dictionnaire de l'architecture en Belgique de 1830 à nos jours* / *The Dictionary of Belgian architecture from 1830 to the present day*, published in 2003 in collaboration with the Fonds Mercator, Anne Van Loo provides an account of this, and we highly recommend reading the article devoted to teaching. Readers will learn that each of the different schools of architecture in Wallonia and Brussels have favoured a more technical-scientific, a more artistic or craftsmanship-oriented, or a more traditional or more modern vision of the world. In our view, this appraisal enables us to better understand all the angles of a question that is relevant to this day.

de ce que le passage à l'université finisse par cautionner définitivement le parti de *la tête*, en d'autres termes celui de *l'analyse* contre la *synthèse*, du *dire* contre le *faire*, de la *rationalité* contre la *sensibilité*, du *cerveau gauche* au détriment du *cerveau droit*. Certains sans doute craindront encore que les universités ne puissent pas conserver la dimension artistique de l'enseignement, qu'elles ne soient pas à même de cultiver cette créativité, tellement importante, que les architectes revendiquent, depuis si longtemps, comme leur spécificité, contre les constructeurs en tous genres. Certains parmi les plus pessimistes iront éventuellement jusqu'à imaginer que la formation ne répond plus aux demandes du monde professionnel, de l'Ordre des Architectes, et ne permette tout simplement plus l'accès au métier.

Or, aucun de ces scénarios-catastrophes ne résiste à une analyse objective des faits, bien au contraire. Dans la négociation qui a eu lieu avec les universités, les directeurs des instituts d'architecture ont obtenu très rapidement que l'atelier d'architecture, où l'enseignement est dispensé par petits groupes dès la première année d'études et ce jusque la fin du cursus, reste inscrit au cœur même de l'apprentissage. De même, on enseignera bien le dessin et on initiera toujours à la pratique des arts plastiques dans les facultés d'architecture. Le cursus ne prétend pas s'appauvrir, mais s'enrichir. Et si les universités admettent que ces cours à dimension pratique et artistique restent essentiels à la formation, elles acceptent aussi cette autre évidence : une bonne culture architecturale et des cours dédiés au territoire, au paysage et à la ville ne feront que la renforcer. Les facultés d'architecture n'ont bien entendu aucune raison et aucun intérêt à abandonner une formation principalement centrée sur le *projet*, d'autant que la capacité à intervenir et à créer ou innover reste plus que jamais nécessaire à des professionnels qui auront encore à construire des monuments, certes, mais également à concevoir des logements collectifs à l'échelle des grandes villes, à recomposer des quartiers entiers au moment où le lien social est affecté, à aménager des espaces publics dignes de ce nom, à reconsidérer le partage de l'espace (public/privé), à requalifier des sites industriels parfois pollués, à repenser et à redessiner le paysage de demain, etc. — cela à une époque où il faut faire face à des phénomènes nouveaux, d'une ampleur et d'une complexité qui n'a d'égale que l'importance de leurs enjeux : la concentration urbaine, la crise écologique...

De toute évidence, l'architecte du XXI^{es}. ne peut plus adopter la posture de l'artiste romantique, pas plus qu'il ne peut s'identifier à la figure du demiurge qui l'avait comme hanté durant une bonne partie du XX^{es}. et pourrait encore l'inspirer de temps à autres, sous l'influence du star-système. Ces représentations ont vécu. La société a évolué et la démocratie réclame le débat politique et la participation.

L'architecte doit aujourd'hui apprendre à intervenir à l'échelle du paysage ou de la ville, ce qui implique

But where does this passionate debate stand today at a moment when these schools are merging to form four new faculties? Some may be worried that this transition to university status will result in definitively favouring the *cerebral*, in other words will opt for *analysis* against *synthesis*, for *explaining* rather than *doing*, for *rationality* over and against *sensibility*, for the *left brain* to the detriment of the *right brain*. Some undoubtedly also fear that the universities will be unable to conserve the artistic dimension of architectural education, that they will prove incapable of cultivating the crucial creativity architects have long revindicated as that setting them apart from builders of all kinds. Some of the most pessimistic may even go so far as imagining that the curricula may no longer meet the demands of the professional world, of the Order of Architects, in quite simply no longer allowing access to the profession.

However, none of these catastrophe scenarios stands up to an objective analysis of the facts. Quite the contrary. In the negotiations that took place with the universities, the directors of the architecture institutes readily obtained guarantees that architecture workshops, where teaching is done in small groups as of the first year of studies, and so until the end of studies, will remain at the very heart of the learning process. Similarly, in the faculties of architecture, drawing will continue to be taught, as well as an introduction to plastic arts. The intent is to enrich the curriculum rather than impoverish it. And if the universities accept that these practical and artistic dimensioned courses remain essential to architectural education, they also accept another reality: a good architectural culture and courses dedicated to territory, landscape and the city will only serve to reinforce that education. Indeed, the architecture faculties have no reason and no interest in abandoning an education that is mainly focused on the *project*, especially since the capacity to intervene and create or innovate remains more necessary than ever for professionals who will certainly be called upon to build monuments as well as design collective housing facilities in large cities, to re-plan entire districts at a time — where social ties are breaking down, to create public spaces worthy of the name, to reconsider the sharing of public/private space, to refurbish sometimes-polluted industrial sites, to rethink and redesign the landscape of tomorrow, etc., at a time when new phenomena are being dealt with, whose scope and complexity are as huge as the stakes involved: urban concentration coupled with the ecological crisis...

Clearly, the 21st century architect can no longer adopt the posture of a romantic artist, no more so than he can identify with the figure of *demiurge* that had seemed to haunt architecture for a good part of the 20th century and that might still inspire him on occasion under the "star" system's influence. These

la connaissance d'un panel de plus en plus riche de disciplines indispensables à la compréhension du milieu : théories de l'urbanisme, connaissance du territoire, composition paysagère, sociologie urbaine... Dans ce paysage en pleine révolution, les métiers de l'architecture se sont diversifiés et multipliés au point qu'il est difficile aujourd'hui d'en faire le recensement, mieux, d'en imaginer les futurs développements : la conception architecturale, la création (design, graphisme...), la scénographie, les techniques de construction, l'expertise, la gestion et la sécurité de chantier, l'informatique appliquée, la maîtrise du projet public et privé, l'environnement, la planification, l'urbanisme et l'aménagement du territoire, la restauration et la gestion du patrimoine, l'administration publique, la critique, ... bientôt la recherche, la carrière scientifique et académique, autant d'avatars d'une profession qu'un seul visage ne saurait désormais incarner. Ce qui démontre que, comme le souhaitaient les signataires du *Libre blanc*, il est grand temps que « l'enseignement de l'architecture se libère de l'image traditionnelle de l'architecte », qui limite abusivement le champ de la discipline en ne rendant ni compte de la pluralité des pratiques ni des nouvelles conditions d'exercice de la profession.

L'université devrait progressivement offrir aux architectes des représentations plus valorisantes et plus appropriées de leur profession. De même, elle devrait les aider à renforcer des compétences parfois délaissées et qui s'avèrent aujourd'hui nécessaires à l'exercice de tous les métiers de l'architecture : les aptitudes à communiquer et à argumenter sont d'autant plus indispensables que le travail en équipe et même en équipe interdisciplinaire s'impose comme une nécessité.

Quant à la recherche en architecture, fondamentale et appliquée, qui se met en place — une école doctorale thématique fonctionne déjà depuis deux ans —, elle se consolidera nécessairement au cours des prochaines années (financement et représentation au FNRS) et, grâce à une collaboration fructueuse avec les chercheurs d'autres disciplines, ne pourra qu'ouvrir plus largement encore le champ des possibles pour les architectes à venir...

images have had their day. Society has evolved and democracy is crying out for political debate and participation.

Architects today must learn to intervene on the level of landscape or city, which involves the expertise of an ever broader panel of disciplines, indispensable in understanding the environment: theories of urbanism, awareness of the local territory, landscape composition, urban sociology ... In this landscape, swept up in a revolution,

Clearly, the 21st century architect can no longer adopt the posture of a romantic artist, no more so than he can identify with the figure of demiurge that had seemed to haunt architecture for a good part of the 20th century and that might still inspire him on occasion under the "star" system's influence. These images have had their day. Society has evolved and democracy is crying out for political debate and participation.

architectural professions have diversified and multiplied to the point that it is difficult to carry out a census today, let alone imagining future developments: architectural design, creation (design, graphics, etc.), scenography, construction techniques, expertise, on-site security management, applied IT, controlling public and private projects, environment, planning, town and country urbanism, restoration and management of heritage, public administration, criticism, and soon research, scientific and academic careers, all metamorphoses in a profession that can no longer be represented by a single image. As intended by the signatories of the *Libre blanc*, this shows that it is high time that "architectural education break free from the traditional image of the architect", wrongly confining the scope of the discipline in failing to do justice to the multiplicity of practices and the new conditions for exercising the profession.

The university should gradually offer architects more rewarding

representations that are more appropriate for their profession. Similarly, it should help them to reinforce competences that are sometimes neglected and that are today proving necessary for the practise of all architectural professions: the aptitudes to communicate and to argument are especially indispensable given the growing need for team work and even work in interdisciplinary teams.

As for architectural research, fundamental and applied, that is taking shape — a thematic doctoral school has been up and running for two years now —, this will need to be consolidated over the course of the next few years (funding and representation within the National Fund for Scientific Research) and, thanks to a fertile cooperation with researchers from other disciplines, will serve only to further broaden the horizons of architects of the future...